

A LA UNE / ÉDUCATION / SOCIÉTÉ / UNE PUBLICATION

# Les chemins inattendus de la réussite étudiante

PAR CHRISTINE GUÉGNARD, XAVIER COLLET ET SIMON MACAIRE · PUBLIÉ 14/06/2021 · MIS À JOUR 10/06/2021

**Quelles sont les *situations de vulnérabilité que les étudiant·es rencontrent ? Comment illustrer leur caractère réversible, qui emporte certain·es sur des chemins inattendus de la réussite ? Notre propos trouve un écho particulier dans le contexte actuel de crise sanitaire qui a sans nul doute impacté les modalités d'étude et de vie de ces jeunes.***

- **Landrier S., Cordazzo P., Guégnard C.**, 2018, « [Mes études, mes galères, mes réussites à l'université](#) ».
- **Collet X., Macaire S.** (coord.), 2019, « [Vulnérabilités étudiantes, les chemins inattendus de la réussite](#) » , Céreq, *Échanges*, 12.
- Cet article est publié dans le cadre d'un échange avec le [Centre d'Etudes et de Recherches sur les Qualifications](#)  (CEREQ).



## Quand l'équilibre ne tient qu'à un fil

Les étudiantes et les étudiants prennent des risques à





travers leurs orientations, leurs conditions d'étude, leurs arbitrages et choix de vie, et sont donc confronté-es à des situations de vulnérabilité. Vécue au niveau individuel, la vulnérabilité n'en est pas moins socialement produite.

Les jeunes sont diversement armé-es quand elles et ils commencent leurs études à l'université et les inégalités sociales et économiques se révèlent alors d'autant plus fortement qu'elles affectent leur parcours. À Rennes par

exemple, des étudiant-es vivent des situations de vulnérabilité telles qu'elles peuvent les conduire à abandonner leur projet. D'autres parviennent – souvent au prix de sacrifices élevés – à connaître des trajectoires d'intégrations plus positives.

Pour certain-es, notamment d'origine populaire, la poursuite d'études repose parfois principalement sur les aides publiques et le soutien de leur famille. Pour d'autres, la réussite aux examens sera au rendez-vous en dépit d'un contexte plutôt défavorable, mais les difficultés financières, de santé, etc. peuvent les amener à revoir à la baisse leurs ambitions initiales.

Nombre d'étudiant-es décrivent des situations tendues où l'équilibre des conditions de vie peut être mis à mal. Ainsi, Vanessa (en L3 Droit) gère seule à la fois ses études et sa vie de jeune étudiante autonome, avec de faibles ressources et le moindre caillou fait une grande ombre sur son quotidien. Il lui est arrivé de ne pas faire un repas complet, de différer des soins médicaux, de chercher un emploi pour payer son loyer, de sacrifier des heures de cours et d'emprunter de l'argent à des amis. Si elle estime être « *un peu en galère* », sa vie étudiante est associée à une précarité relativement consentie, considérée comme temporaire ou comme le prix à payer en attendant des jours meilleurs.

Pour mieux connaître les difficultés des étudiant-es et tenir compte de la complexité de leurs situations, un indicateur a été élaboré regroupant diverses dimensions : les problèmes financiers (impossibilité de faire face à ses besoins, ne pas manger à sa faim, renoncer aux soins), les conditions de vie (nécessité de travailler, de trouver un logement, perception de son état de santé), l'isolement social (absence d'aide des proches, sentiment de solitude).

Selon cet indicateur, près du quart des étudiant-es de Rennes sont en situation de vulnérabilité (7 967 répondant-es à l'enquête). À caractéristiques comparables, les plus fragiles sont notamment les étudiant-es venant de l'étranger, les plus âgé-es, celles et ceux qui ont quitté le domicile familial. Les étudiant-es en situation de vulnérabilité ont

deux fois plus de risques de ne pas réussir les examens de fin d'année que les autres.

## De l'inégalité des vulnérabilités

Un suivi durant cinq ans de jeunes qui ont obtenu leur baccalauréat en 2008 tente de déterminer si un séjour à l'étranger constitue un atout ou une barrière. Parmi ces jeunes, près du tiers a accédé en 3<sup>e</sup> année de licence générale ou professionnelle en deux ou trois ans (Panel de bacheliers 2008 du SIES-MESRI).



Si 13 % ont réalisé un séjour d'études

à l'étranger, cela concerne 16 % des étudiant-es de milieu favorisé et 11 % pour celles et ceux d'origine populaire. Les séjours à l'étranger restent donc marqués socialement et scolairement : davantage de titulaires de baccalauréat général, d'étudiant-es des filières d'arts-lettres-langues, de jeunes sans travail régulier ou qui n'habitent plus chez leurs parents.

À caractéristiques équivalentes, la probabilité d'obtenir sa licence est deux fois plus élevée pour un-e étudiant-e qui a bénéficié d'un séjour à l'étranger que pour un-e jeune non mobile. En revanche, la poursuite d'études n'est pas conditionnée par une mobilité à l'étranger. Un séjour international peut donc faciliter l'obtention de la licence et la poursuite d'études pour certains profils d'étudiant-es, notamment des filières littéraires et de sciences humaines au passé scolaire sans difficulté. À l'inverse, il semble desservir d'autres étudiant-es, aux conditions de vie plus délicates ou au parcours scolaire plus

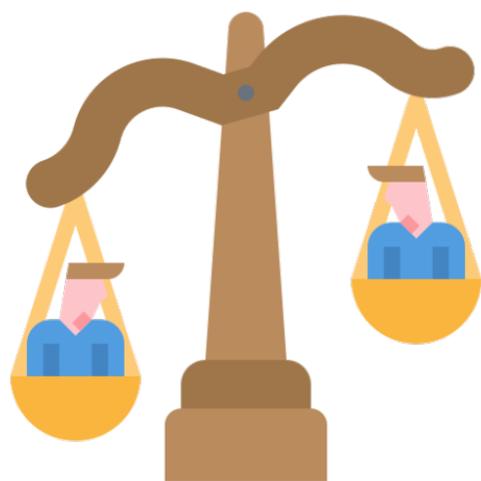
chaotique.

Une autre situation fragile qui peut entraver les trajectoires universitaires, concerne le sentiment d'une inégalité de traitement. De ce point de vue, la plupart des étudiant-es ont le sentiment d'avoir été traité-es de façon équitable dans la notation, l'orientation, la manière dont on s'est adressé ou comporté vis-à-vis d'elles ou d'eux (7 436 répondant-es à l'enquête Conditions de vie de l'Observatoire de la vie étudiante). Ce sentiment est relativement rare, quel que soit le domaine considéré, puisqu'on recense moins de 10 % de traitement différentiel négatif.

Le critère de discrimination négative le plus largement ressenti est lié à leurs origines ou leur nationalité (le quart). Une telle perception est encore exacerbée du fait de la couleur de peau (11 % des hommes et 7 % des femmes) et de la religion (6 % des hommes et 5 % des femmes). Rares sont les étudiantes qui déclarent avoir été moins bien traitées dans quelque domaine que ce soit du fait de leur sexe (9 % pour 5 % des hommes).

Pour autant, lorsqu'ils existent, ces sentiments sont associés à toute une série de vulnérabilités, dont des perceptions d'intégration plus faibles et une réussite moindre aux examens. Les étudiant-es qui s'estiment discriminé-es déclarent aussi davantage une forte insatisfaction de leurs études actuelles et une non-intégration à la vie de leur établissement.

## Des « bac pro » dans le sup



Si le tiers des diplômé-es d'un baccalauréat professionnel continuent des études supérieures (hors apprentissage), seulement quelques-un-es s'aventurent à l'Université (6 %) ou en classes préparatoires aux grandes écoles (0,1 % en CPGE). Ces jeunes, en majorité de milieux modestes, peuvent paraître en situation de vulnérabilité au regard de leurs caractéristiques sociales et scolaires, leur cursus ne les préparant pas à ces longues études.

Des entretiens menés auprès d'étudiant-es inscrit-es en STAPS (sciences et techniques des activités physiques et sportives) et dans une CPGE réservée aux titulaires de baccalauréat professionnel de la production, révèlent toutefois une pluralité d'histoires et d'expériences qui invitent à relativiser cette opinion.

Même si ces jeunes ont plus ou moins connu des expériences scolaires difficiles, souvent à l'origine de leur orientation en lycée professionnel, celle-ci n'est pas toujours vécue négativement. Le passage en lycée professionnel devient un temps de projection vers des études supérieures présentées comme « *une chance* » et « *une aventure* », pouvant « *déboucher sur un métier qui plaît* ».

Les bachelières et bacheliers rencontrés prennent en considération leurs fragilités au regard des taux de réussite et des contraintes d'étude. Elles et ils accordent aussi de la valeur à leur potentiel (en sport pour les un-es, en sciences pour les autres) et aux bénéfices possibles d'une telle orientation, notamment par rapport à une aspiration personnelle ou l'espoir « *d'une vie meilleure* ».

Fréquemment les premières et les premiers de leur famille à faire des études supérieures, elles et ils entrent dans un espace inconnu. Ces jeunes s'appuient sur leur connaissance du sport pour s'inscrire en STAPS (en lien avec une socialisation sportive familiale précoce), ou sur leurs performances scolaires (mention au bac) pour intégrer cette classe préparatoire, misant sur leur goût et investissement sportif, ou sur leur ambition et envie d'apprendre.

En contraste avec leur orientation plus ou moins contrainte vers le lycée professionnel, leur démarche est volontariste et même offensive lors de leur transition vers l'enseignement supérieur. Leurs témoignages révèlent leur capacité à mettre en œuvre des stratégies pour parvenir à construire leur projet, à l'encontre des verdicts négatifs.

Tenaces, les diplômé-es de baccalauréat professionnel saisissent cette possibilité offerte par l'obtention du baccalauréat, faisant fi des découragements institutionnels et des risques d'échec dans ces formations atypiques. Leurs vulnérabilités et leurs espérances placées dans l'enseignement supérieur viennent questionner l'accueil qui leur est réservé et ce d'autant plus que ces diplômé-es risquent de toujours oser se lancer vers de telles études, parce qu'elles et ils sont peut-être celles et ceux qui ont le plus à gagner.



En effet, ces jeunes peuvent tirer profit d'un passage dans l'enseignement supérieur en matière d'insertion professionnelle (d'après [l'enquête Céreq Génération 2010 à trois ans](#) ) . Comparé-es à l'ensemble des titulaires de baccalauréat professionnel, les diplômé-es du supérieur ont une plus forte probabilité

de connaître une trajectoire professionnelle favorable sur le marché du travail que les sortant-es qui n'ont pas fait d'études supérieures ou qui sont sorti-es sans diplôme de l'enseignement supérieur.

Le jeu en vaut la chandelle ! Cet avantage relatif se confirme de manière plutôt inattendue. Ces diplômé-es de la voie professionnelle qui prennent le risque de faire des études supérieures et qui en sortent sans diplôme, bénéficient davantage d'un accès rapide et durable à l'emploi que les titulaires de baccalauréat général ou technologique (60 % contre 50 %), la dimension professionnalisante de leur diplôme jouant un rôle protecteur sur le marché du travail.

En présentant tout à la fois les fragilités de ces étudiant-es mais aussi leurs capacités à les surmonter, cet ouvrage n'a d'intérêt que s'il invite à être attentif à ces diverses situations afin d'agir sur l'environnement pour le rendre « moins vulnérabilisant », à travers l'aide au logement, la création d'épicerie solidaire sur les campus, l'accès aux soins, l'accompagnement des séjours à l'étranger, le soutien lors de la transition lycée-enseignement supérieur, etc.

- **Brodiez-Dolino A.**, 2016, « [Le concept de vulnérabilité](#) », *La Vie des idées*.
- **Soulet M.H.**, 2008, « La vulnérabilité, un problème social paradoxal. » Dans Châtel V., Roy S. (dir.), *Penser la vulnérabilité. Visages de la fragilisation du social* (p. 65-90). Presses Universitaires du Québec.

**Illustration d'Adèle Huguet pour Mondes Sociaux : tous droits réservés Adèle Huguet.**  
**Pour découvrir ses dessins, <https://adelehuguet.wordpress.com/>**

*Crédits images en CC : Flaticon Freepik, ultimatearm, Smashicons*





Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

Dans tout OpenEdition

Dans Mondes sociaux